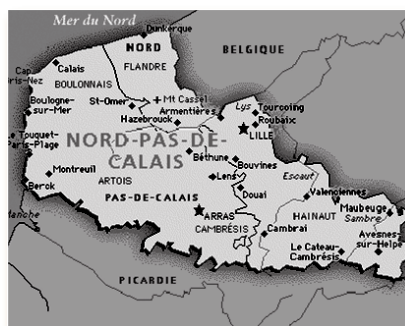


La chanson populaire dans la région frontalière franco-belge à la fin du XIXe siècle

Elieen Declercq

En 2007, le Centre d'Histoire des Relations Interculturelles situé au Campus de Courtrai a mis sur pied le projet interdisciplinaire 'Identités interculturelles dans des régions frontalières : la migration belge dans le Nord de la France (1850-1914)'. Le thème central de ce projet, l'étude de l'identité culturelle des migrants belges dans le Nord de la France (1850-1914), implique trois disciplines, à savoir l'histoire culturelle, l'historiographie pédagogique et la littérature comparée. Les volets historico-culturel et historico-pédagogique étudient respectivement la sociabilité du migrant belge et le processus d'acculturation de celui-ci en relation avec l'éducation et l'enseignement. Sous la direction du prof. dr. Lieven D'hulst, je prends en charge le volet littéraire, en me penchant sur la production verbale et littéraire du migrant belge en tant que vecteur de son identité culturelle. Dans ce qui suit, je présente les premiers résultats de mes recherches.



La migration belge dans le Nord

Le Nord de la France a longtemps été une terre d'accueil pour les migrants belges. Au XIXe siècle en particulier, les Belges, chassés par la misère, s'installent de l'autre côté de la frontière et y contribuent considérablement à l'essor industriel et au dynamisme démographique.

Les chiffres montrent bien l'ampleur de cette migration : tout au long du XIXe siècle, les Belges constituent le groupe d'étrangers le plus important en France¹. On estime à plusieurs centaines de milliers le nombre de personnes qui se sont ainsi déplacées, avec une très forte concentration à Roubaix, où, entre 1872 et 1891, plus de 50% de la population est belge (David 1995 : 22). Vers la fin du XIXe siècle, les quartiers lillois Wazemmes – populairement appelé 'Petite Belgique' –, Fives et Moulins sont de vrais quartiers franco-belges. C'est ainsi qu'un flâneur contemporain relate sa visite dans la rue des Longues-Haies, symbole de la présence flamande² à Roubaix:

Je continue ma promenade... mais qu'est-ce que j'entends autour de moi ! – Bresingue, bresingue – glassbier – zondag – godferdeick – come her – enbotterame – nyne ! – watter brodinghouse der not-goderick !!! – Jésus Maria ! dans quel pays suis-je tombé ! [...] Le jargon barbare que j'ai entendu est tout bonnement du flamand mélangé. (anonyme 1873 : 68-69)

¹ 'Dans les années 1880, ils [les Belges] constituent plus de 40% de l'ensemble des étrangers en France' (Noiriel 2005 : 71)

² Il est vrai qu'on peut parler d'une migration majoritairement flamande : 'La population immigrée belge était flamande à 88%' (Landrecies 2001 : 28).



Ce type de témoignages ainsi que la fait-diversification de l'actualité dans la presse stigmatisant les délits et les crimes flamands, contribuent à l'émergence du personnage stéréotypé du migrant. L'origine d'une telle image est sans doute liée à des motifs économiques : les migrants belges acceptent de bas salaires et évincent progressivement les Français de leurs emplois (Delmaire 1996 : 187). Mais le tableau est fort incomplet.

À part les études économiques et démographiques, peu de recherches ont été effectuées sur la migration belge dans le Nord³. Plus particulièrement, le champ culturel et littéraire est quasi inexploité. Les historiens partent de l'hypothèse que le processus d'intégration et d'assimilation s'est fait sans problèmes.⁴

Ce faisant ils semblent oublier que la migration belge s'accompagne d'un processus complexe de transfert d'un ensemble d'attitudes qui se heurtent souvent à des résistances de la part de la culture-cible, si bien que la 'communauté' de migrants est obligée d'élaborer une identité adaptée, que l'on peut qualifier d'interculturelle. Pour appréhender cette nouvelle identité, la chanson populaire constitue une voie encore inexplorée.

La chanson populaire à Lille et dans ses villes-satellites Tourcoing et Roubaix

Dans le Nord industriel de la France, la vie culturelle en milieu populaire a compté parmi ses expressions majeures au XIXe siècle une littérature principalement orale, dont la chanson populaire, en tant qu'expression culturelle quotidienne, constitue la forme la plus visible.

C'est surtout le mi-carême et le carnaval qui donnent lieu à des élaborations, apprentissages et impressions en grande quantité de chansons ouvrières composées et vendues par les membres de nombreuses sociétés. Ces sociétés amicales, dont le siège se trouve le plus souvent dans un estaminet local, constituent de véritables lieux de production et de réception chansonnières. Elles donnent une voix à l'ouvrier et favorisent l'identification collective. Ainsi, des chansons sont dues aux *Enfants de la bonne bière* et aux *Gourmets tourquennois*, mais également aux *Wervicquois réunis*, aux *Amis de Lokeren* et aux *Franco-Belges*.

Les chansons populaires se vendent aussi à l'occasion d'actions de charité, au bénéfice de la propagande du Parti Ouvrier, pour couvrir les frais des élections législatives ou au profit des ouvriers en grève. Bref, la chanson ouvrière a manifestement un caractère très fonctionnel. Ceci dit, l'aspect esthétique est loin d'être négligé : plusieurs sociétés organisent de véritables concours de 'poésie' et comptent même parmi leurs membres un 'poète', personnage attitré et porte-parole du groupe.

³ Jean-Pierre Popelier. *L'immigration oubliée. L'histoire des Belges en France*. Saint-Cyr-sur-Loire : Éditions Alan Sutton, 2003.

⁴ Jean Stengers. *Émigration et immigration en Belgique au XIXe et au XXe siècles*. Bruxelles : Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, 1978.

La chanson populaire hybride



La culture de la chanson populaire est donc fortement présente au sein de la communauté ouvrière dans Nord industriel où sont employés plusieurs milliers de Belges. Néanmoins, il n'est guère facile de distinguer les chansons des migrants belges des productions françaises, qui sont le plus souvent composées en patois picard, soit le *ch'ti*. Les chansons produites par les migrants wallons, en particulier, sont pour ainsi dire invisibles parce que ces derniers parlent un patois semblable à celui qui est parlé à Lille, Roubaix et Tourcoing, tandis que les migrants d'origine flamande semblent composer leurs chansons dans les langues cibles, le français ou le picard.⁵ Les patronymes à consonance flamande sont donc souvent le seul indice qui permette d'identifier l'auteur du

texte.⁶ En général, le chansonnier-ouvrier flamand abandonne assez rapidement sa langue maternelle afin de répondre à l'appel intense à l'assimilation française. Ainsi, les productions d'Emile Stichelbaut, Félix Vuylsteke, Jules Vermeulen, etc. s'alignent formellement et thématiquement sur la chanson de leurs collègues français.

Cependant, apparaissent également des chansons hybrides qui intègrent des éléments flamands moyennant des procédures comme des références et des allusions à des objets et situations flamands, des citations de termes et des jurons flamands. Ainsi, Victor Capart, né belge à Tourcoing, met en scène sa trajectoire qui le conduit à sa naturalisation :

J'su contint j'ai servi la France / J m'su fait naturalisé / Je n'demande po faire connaissance [...] Cabarétie donn' enne bouteille / God'ferdum j'ervin du Tonkin [...] Buvons tchantons, vive les Roubaisiens [...] Tchan qu'in veut m'parler in flamind / J'répond tout d'suite qualifestône / Je suis un français de Menin. ('Le retour du naturalisé')

Ce faisant, il exprime une identité interculturelle : mention de son origine ('Je suis un Français de Menin'), de sa naturalisation en tant que Français ('J m'su fait naturalisé') et conservation de quelques éléments linguistiques ('God'ferdum', 'qualifestône'). L'auteur renie son identité, mais sans la supprimer et en s'y référant même explicitement, fût-ce avec une bonne dose d'ironie. Moyennant ce réflexe discursif, Capart donne l'impression d'avoir accepté sa condition ('Oui, je veux être français') ; ou répond-il plutôt à l'expression d'un désir anticipé d'un public majoritairement français afin de légitimer sa trajectoire ?

⁵ Nous avons pu recenser 146 chansons.
⁶ Michel Poulain et al. (2000) ont mesuré l'émigration flamande vers le Nord de la France et la Wallonie à l'aide d'un indicateur anthroponymique en partant de l'hypothèse que l'étymologie des patronymes lie le patronyme à la région linguistique d'origine. Ainsi, ils ont comparé la proportion des patronymes commençant par les préfixes VAN et VER dans des communes différentes et ont constaté que le processus de redistribution des migrants flamands correspond au nombre de noms de famille commençant par ces préfixes.
⁷ Traduction : Je suis content j'ai servi la France / Je me suis fait naturaliser / Je ne demande pas de faire connaissance [...] Cabaretier donne une bouteille / Merde je reviens du Tonkin [...] Buvons chantons, vive les Roubaisiens [...] Quand quelqu'un veut me parler en flamand / Je réponds tout de suite je ne comprends pas / Je suis un Français de Menin (D'hulst 2008).

Conclusion

Le chansonnier ouvrier peut fort bien s'exprimer en flamand⁸ chez lui, dans la vie associative et dans des organisations syndicales de Flamands, tandis que le passage à l'écrit varie entre le français et le patois qui gagne du terrain à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Les chansons flamandes proprement dites n'ont donc pas de place dans l'univers littéraire des ouvriers français, ou du moins nous n'en avons pas

encore trouvé trace. Cependant, bien que l'impact des migrants belges dans le domaine littéraire du Nord semble être – à première vue – invisible, ils ont bien contribué à l'enrichissement de celui-ci. Il ne s'agit dès lors pas d'une simple assimilation, mais plutôt d'un échange interculturel entre le repli autour de la tradition chansonnière locale et les stratégies d'intégration mises en œuvre dans les chansons migrantes.

Désormais, il convient de comprendre l'intégration des migrants belges comme un processus culturel complexe où s'agencent les résistances et les désirs face aux attentes et aux contraintes émanant de leur nouvelle culture adoptive.



Références

- ANONYME. *Physionomie de Roubaix par un flâneur*. Roubaix : A. Lesguillon, 1873.
- DAVID, Michel, Alain GUILLEMIN & Philippe WARET. 'L'intégration des Belges à Roubaix. Rapport de synthèse'. *Les cahiers de Roubaix*, 3 (1995), pp. 1-68.
- DECLERCQ, Elien, Walter KUSTERS & Saartje VANDEN BORRE (À paraître). 'Songs as Narratives of Belonging and the Belgian Immigrants in Northern France (1850-1914)', dans *Migration matters : Immigration, Homelands, And Border Crossings in Europe and the Americas*, 2008.
- DELMARE, Daniëlle. 'Les Vlaminques ou le dénigrement des immigrés belges (XIXe siècle)'. Jean-Pierre Jessenne (éd.). *L'image de l'autre dans l'Europe du Nord-Ouest à travers l'histoire*. Villeneuve d'Ascq : CHRNE, 1994, pp. 179-195.
- DELSALLE, Paul. *Lille, Roubaix, Tourcoing : histoire et traditions*. Condé-sur-Noireau : Charles Corlet, 1991.
- D'HULST, Lieven (À paraître). 'Traduction et transfert : pour une démarche intégrée'. TTR, *Traduction, terminologie, rédaction*, 2008.
- LANDRECIES, Jacques. 'Une triangulaire Français-flamand-picard à Roubaix au début du XXe siècle'. *Langage et Société*, 97 (2001), pp. 27-68.
- NOIRIEL, Gérard. *Population, immigration et identité nationale en France, XIXe-XXe siècle*. Paris : Hachette, 2005.
- POULAIN, Michel, Michel FOULON, Anna DEGIAONNI & Pierre DARLU. 'Flemish immigration in Wallonia and in France : Patryms as Data'. *History of the Family*, 2 (2000) pp. 227-242.

⁸ 'On s'aperçoit, dit Horemans, dans notre ville de Wazemmes, que la langue flamande remplacera bientôt la langue française ; on se bat, on chante en flamand !' (cité dans Delsalle 1991 : 119).